

Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band: 11 (1968)
Heft: 2

Artikel: Montaigne et les livres
Autor: Kahl, Konrad
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-388089>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

KONRAD KAHL (ZÜRICH)

MONTAIGNE ET LES LIVRES

*Pour Keith B. Jones, B.A., Oxford, et
P. Anselmo M. Staico, O.P., Sienna,
dans un commun amour des bibliothèques*

Le sourire ironique des Gascons a modéré la gravité du fils de Pierre Eyquem, qui a rompu avec la tradition familiale du négoce bordelais, pour guerroyer en Italie et vivre ensuite en gentilhomme sur sa terre aux alentours du château de Montaigne sur Dordogne. Michel, né en 1533, abandonnera ce nom patronymique d'Eyquem pour ne conserver que celui de sa terre. A quatorze ans, il est sorti maître ès arts du collège de Guyenne, et ensuite, il étudiera le droit à Toulouse. En 1554, il est conseiller à la Cour des Aides de Périgueux, et en 1557, il entre au Parlement de Bordeaux; en 1570, il cédera sa charge de conseiller.

Ce Périgourdin se distinguait par son goût du paradoxe, ce qui, peut-être, explique en partie que lire ses Essais signifie converser avec un contemporain. Nous serions tentés de l'appeler un bibliophile à rebours. Sa bibliothèque à Montaigne, château que son bisaïeul Ramon Eyquem avait acquis en 1477, contenait des livres qui représenteraient aujourd'hui sur nos rayons des trésors de bibliophilie. Ses Essais, truffés de citations surtout d'auteurs grecs, latins et italiens, feraient penser à un Sylvestre Bonnard du temps des guerres de Religion, un érudit qui se tient à l'écart du monde et des affaires. Mais il est aussi homme d'action, maire de

Bordeaux, comme naguère son père et il excelle par les qualités viriles du gentilhomme d'une époque tumultueuse où on se serait moqué d'un homme de lettres timide.

Nous, nous irons le trouver là où il se réfugie pour s'entretenir avec les grands esprits des temps passés. Rappelons-nous qu'il n'a pas appris le français d'abord, mais le latin, car son premier précepteur, un jeune Allemand, futur médecin, ignorait la langue du pays et ne s'adressait à son élève que dans le parler de l'ancienne Rome, comme s'il fut encore vivant pour eux deux.

«Ma librairie [bibliothèque], qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coin de ma maison.» Elle est au troisième étage d'une tour que Montaigne a fait aménager spécialement pour son usage. Au premier se trouve la chapelle; l'étage suivant est occupé par une chambre où il dort quand il désire être seul. Sous le toit, donc, il s'est réservé un coin bien à lui, soustrait à la «communauté et conjugale, et filiale, et civile». Mille volumes, rangés sur cinq rayons en demi-cercle, lui présentent leurs titres alléchants; il n'a qu'à étendre le bras. Le magnifique travail de *Pierre Villey*, dont l'excellente édition de 1930 vient d'être rééditée par *V. L. Saulnier* à la Guilde du Livre de Lausanne, nous présente entre autres choses le catalogue reconstitué de cette bibliothèque du XVI^e siècle. Nous ne tarderons pas à en énumérer les noms classiques. Ces titres mis à part, on est étonné du très grand nombre d'auteurs que l'on ne retrouverait plus sur les rayons de la bibliothèque d'un homme moderne de quelque éducation. Mentionnons parmi les Grecs: Anacréon, Aristote, Hérodote, Homère, Oppian, Platon, Plotin, Théophraste, Xénophon et cet humaniste de la première heure

LÉGENDES POUR LES DEUX ILLUSTRATIONS À GAUCHE

1 *La bibliothèque de Montaigne.*

2 *Vue du château de Montaigne, Département de la Gironde. Gravure de Baugean d'après Beaugeard. Bibliothèque de la Ville de Bordeaux.*

de Mistra sur Sparte, Georges Gémisthos Pléthon. «Le premier goust que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide. Car, environ l'aage de sept ou huit ans, je me desrobois de tout autre plaisir pour les lire: d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aisé livre que je cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage à cause de la matiere.» Côte à côte il logeait les Romains anciens et les auteurs du Moyen Age: Saint Augustin, Jules César, Catulle, Cicéron, Horace, Juvénal, Ovide, Pétrone, Pline, Sénèque, Suétone, Tacite, Saint Thomas d'Aquin, Tite-Live, Virgile. La fidélité à cette tradition classique ne l'empêche point de recommander les humanités de la connaissance des langues modernes. Lui, chez qui les citations latines foisonnent cependant, n'aurait probablement pas servi les champions de l'étude obligatoire du latin pour les futurs médecins suisses: «Je voudrais premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins, où j'ay plus ordinaire commerce. C'est un bel et grand agencement [parure et commodité] sans doute que le Grec et Latin, mais on l'achepete trop cher.» Montaigne a connu la langue de ses voisins italiens, et tel le père de Goethe, il a écrit son Journal de voyage d'Italie en leur langue. En voici ses auteurs familiers au philosophe: Arétin, Arioste, Castiglione, Dante Alighieri, Marsile Ficin, Machiavel, Pétrarque, Politien, Benedetto Varchi, Tasse. Parmi les compatriotes, nous rencontrerons François Rabelais et Joachim du Bellay. Le monde germanique, auquel le jeune précepteur Horstanus ne semble pas l'avoir initié, est représenté par Eginhard et Erasme de Rotterdam. Le pasteur et historien zurichois Josias Simler informe le seigneur de Montaigne de «La République des Suisses, mise en François» (Paris, Jacques du Puys, 1577).

Nous connaissons maintenant mieux les esprits que fréquente Montaigne dans sa «librerie». Ses Essais nous invitent à l'observer quand il sort un volume des rayons

bien ordonnés: «Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pieces descousues; tantost je resve, tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes [mes rêveries, comme il se plaît à appeler ses Essais] que voicy.» Dès que le maître de maison lève son regard vers les solives de sa bibliothèque rustique, ses yeux rencontrent des sentences peintes, dont 25 en grec et 32 en latin. Résumant l'expérience des sages, elles lui diront la vanité de l'homme, l'inutilité du savoir, la folie de notre présomption, tout en contenant le conseil «Sans pencher d'aucun côté». Pourtant, il ne sera jamais un homme résigné, maussade qui méditera, lira et écrira sous ces charpentes éloquents. Il est trop gentilhomme et avant tout trop homme pour s'ensevelir vivant dans ses livres. De sa librairie, il commandera tout d'une main à son ménage; il verra sous lui son jardin, sa basse-cour, sa cour. Il y gouverne son domaine et promet d'être un administrateur économe.

Michel de Montaigne est tout entier dans ses Essais. «J'ai fait ce que j'ay voulu: tout le monde me reconnoist en mon livre, et mon livre en moy.» Le lisant, nous n'assistons à rien moins qu'à la lente et persévérante formation d'une personnalité. Nous devenons témoins d'un processus d'individuation dont la Renaissance nous laissera peu d'exemples d'égale honnêteté et d'une équivalente efficacité. «Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait: livre consubstantiel à son auteur... membre de ma vie...» L'on se rappelle ici la boutade ironique d'Oscar Wilde qui prétendait avoir mis tout son talent dans son œuvre et tout son génie dans sa vie. Inutile d'attendre le romancier du «Portrait de Dorian Gray» et son goût du paradoxe. Montaigne le devance en affirmant: «Mon mestier et mon art, c'est vivre.» Ou encore: «J'ay mis tous mes efforts à former ma vie. Voyla mon mestier et mon ouvrage. Je suis moins faiseur de livres que de nulle autre besogne.» Celui, dont la maxime prudente était:

«Que sçay-je?», nous suggère de poser la question d'un bibliophile en quête d'ancêtres héroïques: «Montaigne, qu'aurait-il pensé de notre violon d'Ingres?»

Nous venons de faire sa connaissance et il nous a accompagnés le long des rayons de sa bibliothèque. Dès qu'il voit menacé par la brutalité ce que tout bibliophile possède de plus cher au monde, il s'en inquiète. Il craint davantage les méfaits du zèle que la soldatesque. «Il est certain qu'en ces premiers temps que nostre religion commença de gagner autorité avec les loix, le zele en arma plusieurs contre toute sorte de livres paiens, dequoy les gens de lettre souffrent une merveilleuse [considérable] perte. J'estime que ce desordre ait plus porté de nuisance aux lettres que tous les feux des barbares.»

Nous avertissant que l'amour se flétrit avec l'âge et que l'amitié est rare, il explique pourquoi ces deux commerces, «despendans d'autrui», n'ont pu suffire aux besoins de sa vie. «Celuy des livres, qui est le troisieme, est bien plus seur et plus à nous. Il cede aux premiers les autres avantages, mais il a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy-ci costoie tout mon cours et m'assiste par tout. Il me console en la vieillesse et en la solitude. Il me descharge du pois d'une oisiveté ennuyeuse; et me deffaict [débarrasse] à toute heure des compagnies qui me faschent [sont odieuses].» Ici se révèle un Montaigne que beaucoup parmi nous salueront avec une confraternelle sympathie.

De juin 1580 à novembre 1581, Michel de Montaigne a parcouru les Allemagnes, la Suisse et l'Italie. En route, il se vit complimenté par son souverain, le roi Henri III, au sujet des Essais. Pour nous autres modernes, son «Journal de voyage» n'a qu'une valeur historique ou documentaire; nous sommes plus exigeants. L'homme d'aujourd'hui qui se munit de livres en faisant ses malles se sentira compagnon de route du philosophe français qui dit: «Je ne voyage sans livres ny en paix ny en guerre. Toutes-

fois il se passera plusieurs jours, et des mois, sans que je les employe... C'est la meilleure munition [provision] que j'aye trouvé à cet humain voyage, et plains extremement les hommes d'entendement qui l'ont à dire [qui en sont privés].» Dépourvu de livres, nous nous l'imaginerions donc frustré de sa meilleure nourriture? Loin de là! Demandant conseil aux poutres de sa «librerie», il verra son œil s'arrêter sur un vers d'Homère: «Il y a grande possibilité de parler et pour et contre.» (*Iliade*, Chant XX, 249.)

Les livres et leur message n'absorbent point toutes ses énergies, tout son temps. Il ne tolérerait pas qu'ils exercent une tyrannie sur son être, sur sa façon naturelle, harmonieuse et saine, de vivre l'existence du gentilhomme au service de la res publica. «Que ferons nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livre, ny la vérité si elle n'est d'aage competant? Nous mettons en dignité nos bestises quand nous les mettons en moule [quand nous les imprimons].» Il ne recule pas devant les allusions grivoises pour opposer les leçons de la vie à l'enseignement purement livresque. Sa fréquentation serait fort utile aux écrivains contemporains qui, tout en se moquant de la tour d'ivoire de leurs collègues de la fin du siècle, cessent de dire et prêcher avec compétence dès que leur principale compagnie n'est composée que de gens de lettres. «Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant: la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres. A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays estrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse François, combien de pas a Santa Rotonda [le Panthéon à Rome], ou la richesse des calessons de la Signora Livia [danseuse du temps].» Et Montaigne de renchérir sur ses propres méditations: «Facheuse suffisance, qu'une suffisance purement livresque! Je m'attens [désire] qu'elle serve d'ornement,

non de fondement, suivant l'avis de Platon, qui dict la fermeté, la foy, la sincerité estre la vraye philosophie, les autres sciences et qui visent ailleurs, n'estre que fard.» A La Brède, où Montesquieu vécut, retranché dans un château de la Gironde, reflété par les eaux dormantes d'un petit étang, on pensera de même 150 ans plus tard. «On gagne beaucoup dans le monde; on gagne beaucoup dans son cabinet. Dans son cabinet, on apprend à écrire avec ordre, à raisonner juste, et à bien former ses raisonnements; le silence où l'on est, fait qu'on peut donner de la suite à ce qu'on pense. Dans le monde, au contraire, on apprend à imaginer; on heurte tant de sujets dans les conversations que l'on imagine des choses; on y voit les hommes comme agréables et comme gais; on y est pensant par la raison qu'on ne pense pas, c'est-à-dire que l'on a les idées du hasard, qui sont souvent les bonnes... Quand j'ai été dans le monde, je l'ai aimé comme si je ne pouvais souffrir la retraite. Quand j'ai été dans mes terres, je n'ai plus songé au monde.»

Quittons La Brède, passons par Bordeaux, remontons le cours des âges et de la Dordogne, pour rejoindre Montaigne et son donjon d'érudition. Combien notre Bordelais est homme d'équilibre et d'une toute française modération, quand il exhorte ses contemporains à ne pas abuser de la lecture. «Cette occupation des livres est aussi pénible que toute autre, et autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considérée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend: c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnagier [administrateur économe de son bien], l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux.» Montaigne, par son continuel souci d'introspection et plus tard, tourmenté par des calculs biliaires, nous fait songer à un hypocondriaque pathologiquement préoccupé de sa propre personne. Nous serions tentés de comparer ce Montaigne, soucieux du bien-être de toute la personne humaine, aux médecins modernes qui ont développé la science psychosomatique.

Peut-être cette allusion offusquerait-elle notre philosophe, qui faisait fort peu de cas de la médecine de son temps et qui n'en pense guère mieux que Molière cent ans plus tard. «Les livres sont plaisans; mais, si de leur frequentation nous en perdons en fin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les. Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepoiser [équilibrer] cette perte.» Celui qui se forme en frottant et limant sa cervelle contre celle d'autrui, nous avoue crûment son hédonisme littéraire au service d'une fin au-delà de l'érudition. «Je souhaiterois bien avoir plus parfaite intelligence des choses, mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste, non pas [pas même] pour la science, de quelque grand pris qu'elle soit. Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement; ou, si j'estudie, je n'y cherche que la science, qui traicte de la connoissance de moy mesmes, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre.»

Ces remarques gentilles devraient nous faire accepter avec quelque indulgence un Montaigne bibliophobe, accordant aux exercices du corps une importance toute moderne. Ces tendances antilivresques rattachent certains côtés de son tempérament si viril aussi à l'Antiquité qui eut le culte de la beauté corporelle dans la perfection de sa forme et la grâce de son mouvement. «Les livres ont beaucoup de qualitez agreables à ceux qui les sçavent choisir; mais aucun bien sans peine: c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les autres; il a ses incommoditez, et bien poissantes [ses inconvénients, et bien graves]; l'ame s'y exerce, mais le corps, duquel je n'ay non plus oublié le soing, demeure ce pendant sans action, s'atterre, et s'attriste. Je ne sçache excez plus dommageable pour moy, ny plus à eviter en cette declinaison [déclin] d'aage.»

J. G. Seume, en route pour les pays baltes en 1805, s'est-il douté que Michel de Montaigne l'avait précédé avec cet excellent conseil d'hygiène, «dass alles besser ginge, wenn man mehr ginge», en disant: «Mon esprit ne va, si les jambes ne l'agitent. Ceux qui estudent sans livre, en sont tous là.» A ses yeux, l'on ne sera jamais efficace si l'on n'a fréquenté l'école du monde, un monde qui nous arrache à l'intimité de notre bibliothèque, nous empêche de choisir uniquement selon nos goûts, d'apprécier ou de refuser à notre gré sans l'obligation de rendre compte à personne. «Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints [resserrés] et amoncelés en nous, et avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit. Il ne respondit pas: D'Athenes; mais: Du monde.» De combien de littérateurs contemporains se méfierait-il! Doué d'une imagination vive, nourrie par la réalité d'une vie authentique et utile, il ne saurait que faire d'œuvres dépourvues de vraisemblance. «Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été écrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participans à les conduire, ou, au moins, qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de mesme sorte.» L'auteur de cette phrase sévère ne pouvait prévoir qu'aujourd'hui une foule de lecteurs voraces exigent du livre qu'il leur fasse oublier l'ennui de la routine quotidienne.

Formé par les affaires du pays, connaissant les nécessités du compromis, Montaigne n'hésite point à se contredire dans ses Essais. Ne va-t-il pas un jour jusqu'à déconseiller la citation en attendant du penseur qu'il soit toujours original: «Qui suit un autre, il ne suit rien... La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les dict apres. Ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moi l'entendons et voyons de mesme.»

Souple, comme si souvent, il justifiera une

autre fois les nombreuses citations qui font la saveur de sa puissante prose: «Qu'on voye, en ce que j'emprunte, si j'ay sçeu choisir de quoy rehausser mon propos. Car je fay dire aux autres ce que je ne puis si bien dire, tantost par foiblesse de mon langage, tantost par foiblesse de mon sens.»

Montaigne bibliophile? A son époque, tout propriétaire d'un certain nombre de livres l'était sans le savoir. Une petite élite en possédait; et à la dignité des études, à la noblesse du savoir correspondait une exécution soignée des publications. Ne l'oublions point: Montaigne a écrit un peu plus de cent ans après l'invention de l'imprimerie. L'érudition ne lui paraîtra pas une fin en soi. Il aime citer son contemporain angevin, Joachim du Bellay, auteur d'une «Deffence et illustration de la langue françoise»: «Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.» Heureusement assis sous ses livres ou déambulant dans sa tour, il a eu des rapports de vases communicants avec sa bibliothèque, réseau subtil d'artères vitales. Mais nous ne le verrons jamais idolâtrer son trésor littéraire. «Il y a des sciences steriles et épineuses, et la plus part forgées pour la presse [la foule, le monde]: il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme, pour moy, que des livres ou plaisans et faciles, qui me chatouillent, ou ceux qui me consolent et conseillent à regler ma vie et ma mort.»

Au fond de son activité sociale, nous reconnaissons le philosophe et ses intentions éthiques: «Le guain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage.» On nous dit esthètes, en affichant parfois un sourire moqueur; c'est pourquoi nous aurions été heureux de découvrir au cours de la lecture des Essais un passage où le châtelain de Montaigne sur Dordogne nous confie que, lui aussi, en est venu à chérir la belle apparence de ses livres, leurs papiers prestigieux, leurs beaux caractères, leurs élégantes reliures. N'en doutons point, son tempérament, où la finesse intellectuelle se mêle à une vigoureuse sensualité, ne l'aura

jamais empêché d'admirer et de cajoler avec passion tactile les volumes qu'il prenait en main.

A Rome, en mars 1581, il fut voir la bibliothèque du Vatican qui est en cinq ou six salles tout de suite. Il y trouve aussi un grand nombre de livres attachés sur plusieurs rangs de pupitres. On lui ouvrit également les coffres qui renfermaient des livres précieux. Après avoir vu un Virgile écrit à la main, d'une lettre infiniment grosse, il regarde de près des Actes des Apôtres « écrits en très belles lettres d'or grecque, aussi vivante et récente que si c'étoit aujourd'hui. Cest lettre est massive et en un cors solide et eslevé sur le papier, de façon que si vous passez la main pardessus, vous y santez de l'essessur. Je crois que nous avons perdu l'usage de ceste écriture ». Le « Journal de voyage d'Italie » révèle enfin un sensualiste bibliophile qui perçoit par les yeux et le tact. Donc plus nôtre que nous n'espérons!

Et comment! Lui, qui s'accuse de ne savoir point distinguer le froment de l'orge ou tirer un bilan ou appeler par leurs noms les outils du cultivateur, se passionne à décrire très exactement, tel nos experts, un livre chinois qu'on lui a présenté au Vatican également: « le caractère sauvage, les feuilles de certaine matière beaucoup plus tendre et pellucide [transparente] que notre papier; et parce que elle ne peut souffrir la teinture de l'ancre, il n'est écrit que d'un côté de la feuille, et les feuilles sont toutes doubles et pliées par le bout de dehors où elles se tiennent. »

Montaigne voyageur nous a précédés dans la recherche du legs silencieusement éloquent des nations étrangères, conservé pieusement dans leurs bibliothèques d'Etat, municipales, universitaires ou privées. Au cours des visites l'observation des coutumes et l'attention pour les sites et l'architecture lui vont de pair avec la curiosité des livres.

A Urbino, se sera-t-il souvenu que le duc Frédéric de Montefeltro (1422-1482), qui avait fait copier à son usage les catalogues des bibliothèques du Vatican, de Saint-Marc

à Venise, des Visconti à Pavie et d'Oxford, aurait eu honte que des livres imprimés vinsent abâtardir sa précieuse collection de livres manuscrits? Toujours est-il qu'il y note: « C'est une race de bons princes et qui sont eimés de leurs sujets. Ils sont de père en fils tous jans de lettres, et ont en ce palais une belle librairie; la clef ne se treuva pas. » L'humaniste remarque au palais ducal le portrait de son illustre prédécesseur, Pic de la Mirandole, dont il loue les beaux traits et constate « le poil blon, qui lui bat jusques sur les espauls, et un estrange acoutremant, » citation qui encouragera ou excusera certains très jeunes parmi nos lecteurs.

Toute sa vie est exemplaire pour nous. En rien il n'aura été un théoricien intolérant. Il était bibliophile à son heure, à son insu peut-être, en un mot, un homme au sens pratique ayant ses livres à portée de main. Grâce à ses Essais, nous voyons à quel point les livres lui ont servi non tant d'instruction que d'exercice. Mais jamais il ne leur aura accordé un pouvoir absolu sur son existence. Et si nous tous, pour qui les arts sont restés un moyen d'entente entre les hommes, alors que les idées politiques et métaphysiques deviennent trop souvent une inquiétante source de discorde, nous en venons enfin à nous demander pourquoi la Renaissance française a gardé tant d'attrait pour nous, surtout grâce à Montaigne, nous croyons avoir trouvé un élément de sa réponse dans l'allure et la substance de ses Essais. Le Gascon, n'aurait-il pas reconnu, par son fin sourire acquiesçant, maints mérites de disciple dans l'œuvre de son voisin languedocien, Paul Valéry? Hautement intellectuel, cependant exempt de préjugés à l'égard de tout ce qui touche à la chair comme la plupart des riverains de la Méditerranée, Valéry a avoué ce que Montaigne n'aurait certes pas désavoué: « Quant à moi, je suis venu insensiblement à ne plus dédaigner le physique des livres. J'admire et je caresse volontiers un de ces volumes de grand prix qui se rangent avec les plus beaux meubles, et les égalent. »